

LES TRANSVERSALES

Festival des arts mélangés de Méditerranée
4^e édition / 6 spectacles du 8 au 18 avril 2019



Contact presse

ZEF - 01 43 73 08 88

Isabelle Muraour 06 18 46 67 37

Emily Jokiel 06 78 78 80 93

contact@zef-bureau.fr - www.zef-bureau.fr

Théâtre Jean-Vilar

1 place Jean-Vilar 94400 Vitry-sur-Seine

01 55 53 10 70 - contact@theatrejeanvilar.com

Théâtre
Jean
Vilar
Ville
de Vitry
sur Seine

GILGAMESH ÉPOPÉE (opéra / création)

Zad Moultaqa / Ensembles Mezwej et Achéron

Lundi 8 avril 20h

Navette AR depuis Châtelet /// de 8 à 18 € /// durée 1h15

Zad Moultaqa - déjà compositeur de *Um*, reçu au théâtre en 2016 - s'empare du mythe toujours renouvelé de Gilgamesh, s'entoure de musiciens et d'instruments grecs traditionnels, de percussions et de deux violes de gambe. Les sons anciens méditerranéens se mêlent ici à la suavité baroque dans un récit passionnant.

L'épopée de Gilgamesh est l'un des textes les plus anciens de l'humanité. Les dieux, fâchés par le héros orgueilleux, roi de la ville d'Uruk en Mésopotamie, lui envoient Enkidu pour le combattre. Ils deviennent amis. Gilgamesh, animé par un désir de gloire et d'immortalité, entraîne alors Enkidu dans un long et périlleux périple à l'issue duquel il trouvera finalement la mort. Plongé dans le désespoir, mais poursuivant inlassablement sa quête, Gilgamesh part à la recherche de la fleur d'immortalité aux confins du monde et de l'enfer. Une épopée patinée par les siècles.

« Que ce soit dans l'épopée de Gilgamesh ou un peu plus tardivement dans les tablettes d'Hammourabi, ou encore dans le théâtre grec antique, plus particulièrement celui d'Eschyle, on peut être frappé par l'économie et l'efficacité qui sous-tendent le déploiement de ces écrits anciens, ainsi que cette énergie capable de nous plonger d'une manière directe et sans ornements dans les profondeurs abyssales de nos consciences.

Une forme d'austérité pourrait se dégager de ces textes primordiaux, j'y vois plutôt une grande urgence existentielle, un « aller au but » sans détours, vers la question de la vie et de la mort.

(...)

Avec ce nouveau projet « Gilgamesh épopée », je voudrais amener plus loin cette idée d'œuvre totale, en renforçant l'espace de chaque expression artistique y rajoutant la dimension littéraire et poétique que revêt ce texte quatre fois millénaire.

Ici, en effet, la parole et le chant ne sont pas véhiculés par la voix humaine ; les personnages SONT la parole- et vice versa. Déployés au centre de la scène face au public, trois écrans en demi-cercle, comme trois êtres, debout ; l'écran à gauche est Gilgamesh, l'écran à droite est Enki, celui du milieu tous les autres êtres qui peuplent la traversée.

La parole de chacun est inscrite dans son espace respectif. Quand Gilgamesh parle, son texte est projeté sur son espace

propre, en silence, comme si sa voix ne nous parvenait plus et devenant, par ce fait même, la voix de chacun des spectateurs. En lisant la parole de Gilgamesh ou celle de Enkidu, leurs mots résonnent en nous et deviennent les mots de nos héros intérieurs. Leurs questionnements, leur arrogance, leurs peurs, trouvent ainsi des échos au fond de nous-mêmes... en silence.

Les musiciens, autour du dispositif, sont notre miroir, le prolongement de notre corps, une matière sonore ancienne, archaïque, avec des instruments modernes et d'autres rescapés de la nuit des temps, accompagnant et enveloppant le silence de cette parole, devenant sa propre chair. Leurs silhouettes sont prolongées par un dispositif vidéo sur une paroi invisible pour eux, transformant leur ombre en présences étranges et autonomes, des ombres qui, vouées à envahir l'espace théâtral, révélant des objets sculpturaux éparpillés dans l'espace scénique, sont les reflets d'une mémoire fragmentée. » Zad Moultaqa

Centre Culturel Onassis, Athènes // 19 et 20 avril 2019
Le Lieu unique, Nantes // 6 avril 2019



CHRONIQUES D'UNE VILLE QU'ON CROIT CONNAÎTRE (théâtre / création)

Wael Kadour / Mohamad Al Rashi

Mercredi 10 avril 20h

spectacle en arabe, surtitré en français
de 8 à 18 € /// durée 1h15

Damas, été 2011. Alors qu'une révolution se met en marche dans tout le pays, une jeune femme se suicide. Quelle tragédie a-t-elle bien pu vivre pour finalement tourner le dos à tout ce qui se surgit autour d'elle ? Avec Chroniques d'une ville qu'on croit connaître, Wael Kadour, auteur de théâtre originaire de Syrie, évoque dans ses pièces la réalité syrienne et les tensions sociales qui traversent le Moyen-Orient. Accueilli en France comme réfugié en 2015, il collabore aujourd'hui à des projets français, allemands et internationaux et livre ici un texte écrit au cordeau, sensible et délicat.

En se référant au passé, proche mais aussi lointain, *Chroniques d'une ville qu'on croit connaître* tente de comprendre ce qui a lieu aujourd'hui en Syrie. Mohamad Al Rashi et Wael Kadour mettent en scène ce texte en s'appuyant sur trois éléments majeurs : le jeu d'acteurs, un espace scénique jouant sur les frontières scène-salle et une création sonore mêlant samples et sons électroniques.

« *Pourrons-nous comprendre ce qu'est devenue notre vie aujourd'hui en Syrie ou à l'extérieur sans nous référer à ce tournant décisif dont nous avons été témoins en 2011 ? Pourrons-nous jamais comprendre les facteurs et les circonstances qui ont influencé nos choix personnels durant l'année 2011 sans examiner notre histoire – individuelle et collective – avant le déclenchement de la révolution ?* » **Wael Kadour**

Né en Syrie en 1981, Wael Kadour est dramaturge, metteur en scène et journaliste. Il vit actuellement à Paris.

Diplômé de l'Institut Supérieur d'Art Dramatique de Damas en 2006, il est accueilli en 2007 en résidence d'écriture au Royal Court Theatre de Londres dans le cadre de la 19^e édition du programme de Résidences Internationales de Dramaturgie.

À partir de 2008, il est collaborateur artistique et littéraire pour de nombreux projets en Syrie, en Jordanie et au Liban. Il met en place et anime plusieurs workshops d'écriture et enseigne le théâtre à Amman en 2012-2013.

Fin 2011, il cofonde Ettijahat, une structure culturelle indépendante portée par un groupe d'activistes culturels syriens. Il est aujourd'hui rédacteur en chef du site Internet Cultural Policy in the Arab World (ARCP) et directeur de communication d'Ettijahat.

Comme metteur en scène, il monte *Ohio Impromptu* de Samuel Beckett à Damas en 2011, *Far Away* de Caryl Churchill à Amman en 2012, puis sa pièce *Les petites chambres* à Beyrouth et Amman en 2013, *When Farah Weeps* de Mudar Al Haggi à Amman en 2014.

Il a récemment été dramaturge pour *Le petit prince* d'Antoine de Saint-Exupéry de la compagnie Araboska Teatern de Stockholm, pour *Your love is Fire* de Mudar Alhaggi au Recklinghausen Festival en Allemagne et pour *X-Adra* de Ramzi Choukair.

Traducteur de théâtre et auteur, trois de ses pièces ont été publiées. Parue en 2008 à Damas et en 2009 au Caire, *Virus* reçoit le deuxième prix d'écriture théâtrale Muhammad Taymur. *Out of control* paraît à Beyrouth en 2010, *Les petites chambres* est publiée en édition bilingue (arabefrançais) en 2013 aux éditions Elyzad. En 2013, il écrit *Dahal* et *The confessions* en 2015.

La Filature, Mulhouse // 15 et 16 janvier 2019

Le Tandem, Arras // 5 et 6 mars 2019



BOTERO EN ORIENT (danse / création)

Taoufiq Izeddiou / Anania Danses

Vendredi 12 avril 20h

Navette AR depuis Châtelet /// de 8 à 18 € /// durée 1h

Décalé, dérangent, de Mona en Ménines, Fernando Botero a modelé son œuvre, immédiatement identifiable à ses figures atypiques, a-normales.

Avec le peintre et sculpteur en ombre colombienne, Taoufiq Izeddiou crée, en écho, un spectacle hors des chorégraphies battues. Sur le plateau, le chorégraphe et ses quatre danseurs nous intriguent pour composer « un plateau beau, brut et fragile ».

Dans l'opulence, dans l'élégance, dans la grâce du mouvement et de la chute des corps, il fait surgir une « beauté inattendue », souvent insoupçonnée. Remettre en cause le canon, le modèle, la référence. Se situer hors code, hors norme, loin des critères, décriés ici et pourtant en vogue là-bas.

Mais aussi hurler et crier. Dénoncer l'oppression, l'humiliation et la torture. Dire l'énormité de l'horreur dans l'enfer d'Abou Ghraïb...

Botero en Orient comme un témoin, une nature... vivante à la mandoline.

« Je n'aime pas le terme «gros». Je préfère dire «volumétrique». Mes femmes ont des poignets très fins, des souliers tout petits. Le volume est une exaltation de la vie, de la sensualité ». **Fernando Botero**

Le Tarmac, Paris // du 20 au 22 février 2019
On Marche, Festival international de Danse
contemporaine de Marrakech // mars 2019
C'est Central, La Louvière (BE) // du 24 au 28 avril 2019
Festival de Marseille (FR) // juin 2019
HAU Berlin (DE) // saison 2019-2020
Théâtre national de Bruxelles (BE) // saison 2019-2020



Ô TOI QUE J'AIME (théâtre / création)

Fida Mohissen / Gilgamesh Théâtre

Dimanche 14 avril 16h

de 8 à 18 € /// durée 1h45

Une jeune réalisatrice de documentaires, Marie, et un metteur en scène, Ulysse, viennent en prison à la rencontre de détenus radicalisés. Ils décident de les faire travailler sur un spectacle autour de Jalaludine Rûmi, poète mystique du XIII^e siècle. Là, ils font la rencontre de Nour Assile, jeune détenu syrien au parcours singulier.

L'histoire de Nour-Assile est celle d'une libération, celle d'un jeune homme franco-syrien qui, lentement, au fil de ses rencontres, va s'affranchir du carcan religieux de son éducation et de sa culture.

Auteur et metteur en scène d'origine syrienne, Fida Mohissen invite le public à un voyage poétique et sensible où le théâtre se mêle au conte, la musique et la vidéo, comme un premier pas vers de possibles rencontres, dans la différence.

« J'ai été floué ! Oui ! Je dois le reconnaître aujourd'hui, pour pouvoir continuer à vivre et avancer.

Trente cinq ans de ma vie à me bourrer le cerveau de pensées toxiques. Grand lecteur de politique et de religion dès l'âge de 7 ans, un jeune homme dit « très intelligent », qui avait entamé des études d'ingénieur, qui faisait du théâtre, qui a appris plusieurs langues, qui savait tout ou presque de la religion musulmane et des histoires des autres religions, qui maîtrisait l'art de la rhétorique religieuse musulmane, qui se jouait des mots et des concepts pour toujours se conforter dans ses croyances et prêcher « l'unique parole qui vaille », celle de Dieu, et une pensée politique qui attise l'animosité, la détestation, la haine de l'occident, à savoir : La conspiration ! La conspiration contre notre civilisation, notre nation, notre existence.

Conspiration dis-je !

Il faut reconnaître que les systèmes politiques autoritaires, totalitaires et rétrogrades sont une conspiration contre l'humain ! Et là, je me fais violence en reconnaissant que la grande conspiration contre la vie n'est rien d'autre que la Religion ! Constat amer. Vivre à côté de la vie, non pas vivre, plutôt se mouvoir à côté, en dehors de son corps, de la chair, complètement déconnecté, désincarné. Comment un homme intelligent a pu se laisser guider par l'irrationnel malgré une continuelle résistance de la Raison. Tout projet de sa vie l'inscrire dans un au-delà ! Rien pour l'ici bas, tout pour la mort et l'après ! Ici, rien d'autre qu'une lutte contre la vie, Vivre continuellement dans la peur, la culpabilité, les remords, opprimer son libre

arbitre, faire taire tout soupçon de désir, toute aspiration au soleil, à l'air frais, à la Liberté. La théologie de l'atrocité de la mort ; la théologie du supplice de la tombe, du purgatoire, et de l'enfer ! Et bien oui, j'y croyais et pendant trop longtemps. Asservissement total à un dieu capricieux, vengeur, violent, ce père fouettard que rien ne peut satisfaire, rien de moins que les cendres d'une vie brûlée à son autel.

Quant à ce texte, ce spectacle, je me suis toujours arrangé avec l'idée que c'était pour les autres que je le fabriquais : une sorte de main tendue, charitable... Oh que non ! Je réalise aujourd'hui que c'est avant tout pour moi que je livre cette fiction-témoignage.

Un 4 octobre, il y a tout juste 20 ans, un avion m'a jeté ici alourdi de valises, de livres et de visions claires, de certitudes. J'avais pleuré pendant les quatre heures de vol qui séparaient Paris de Damas. Et si l'objet de mes larmes n'était pas uniquement la perte de familles, d'amis ou de la terre natale, mais une intuition prémonitoire de la perte de celui-là même qui partait ?! Qu'à la rencontre d'une nouvelle terre, de nouveaux espaces philosophiques et spirituels, allait naître de ce cadavre sur pattes, un autre homme avec un corps vivant, dans lequel le même cœur battra à jamais pour l'Amour ! » Fida Mohissen, notes intimes.

*« Un projet généreux et sensible.(...) Il y a beaucoup de générosité, d'interrogations, d'espérance dans l'écriture et la mise en scène de Fida Mohissen. Des comédiens convaincants. »
Le Figaro*

« Une fresque ambitieuse et sincère. » Le Canard enchaîné



BACHAR MAR-KHALIFÉ (concert)

The water Wheel, a tribute to Hamza El Din

Mardi 16 avril 20h

de 8 à 18 € /// durée 2h

Depuis *Oil Slick*, remarquable premier album paru en 2010, la réputation d'excellence de Bachar Mar-Khalifé se répand comme une tache d'huile. Conjuguant avec brio une formation classique de conservatoire et l'inventivité des musiques actuelles, le franco-libanais conjugue concerts en hommage à Barbara à La Philharmonie et grands festivals internationaux. Son passage à Vitry est un véritable événement musical, un moment unique de partage !

Enregistré en quartet, son nouvel album, *The Water Wheel*, rend librement hommage à un musicien du monde : l'égyptien Hamza El Din, qui compta parmi ses fans Bob Dylan, Joan Baez ou Steve Reich. L'occasion pour Bachar Mar-Khalifé de pleinement fusionner son univers et les liens qu'il s'ingénie à tisser entre musiques orientales, rock et électro. Piano, oud, saz électrique et percussions servent ici une musique mystique et fascinante.

« *Bachar Mar-Khalifé n'a jamais sonné aussi rock et nous bluffe encore par son audace.* » TTT - Télérama

« *Avec sa poésie intime et ses rythmiques hypnotiques à l'esthétique unique, le chanteur et multi-instrumentiste Bachar Mar-Khalifé est en permanence au carrefour de la musique classique, de l'électro, du rock, du jazz et des musiques traditionnelles orientales. Pour le pianiste franco-libanais, qu'importe le genre qu'on peut donner à sa musique, complexe et envoûtante, elle fuit les cases à la recherche de l'émotion pure. (...) Le combo nous entraîne dans une collection inouïe de reprises de standards de la musique arabe populaire, chant de batelier du Nil, chant évoquant la récupération de l'eau du Nil. Les beats electro se mêlent avec subtilité aux tempêtes rythmiques acoustiques, les improvisations jazz et les riffs de guitares saturées contrastent avec la voix lanscinante et le piano poétique de Bachar, la pop se mêle par magie aux musiques traditionnelles orientales, le tout avec une cohérence et une intensité émotionnelle rares.* » FIP

Les Dominicains, Guebwiller // 10 janvier 2019
Le Sémaphore, Cébazat // 8 février 2019
C.C Jean Houdremont, La Courneuve // 9 février 2019
Scène nationale, Saint-Nazaire // 5 mars 2019
La Barakason, Rezé // 6 mars 2019
Les Halles, Schaerbeek (BE) // 16 mars 2019
Le Manège, Maubeuge // 18 et 19 mars 2019
La Philharmonie, Paris // 10 et 11 mai 2019
L'Onde, Vélizy // 14 et 15 mai 2019



BNETT WASLA + MANTA (danse)

Héla Fattoumi et Éric Lamoureux

Mercredi 10 avril 20h

Navette AR depuis Châtelet /// de 8 à 18 € /// durée 2h

C'est en 1988 qu'Héla Fattoumi et Éric Lamoureux fondent leur compagnie, rapidement devenue une référence dans le monde de la danse. De spectacle en spectacle, ils sondent inlassablement l'intelligence sensible du corps, son pouvoir de dévoilement du sens. Le théâtre Jean-Vilar leur ouvre une soirée spéciale, avec deux spectacles, en écho l'un à l'autre.

Solo interprété par Héla Fattoumi et co-écrit avec Éric Lamoureux, *Manta* livre un point de vue sur une question des plus brûlantes qui traverse la société française d'aujourd'hui : celui du port du voile islamique. La chorégraphe et danseuse d'origine tunisienne revêt le niqab, voile intégral, pour décrire le comportement du corps confronté à cette pièce de tissu qui isole le corps de la femme. Construit sur un rythme lancinant, les séquences de cette pièce fascinent et traduisent avec acuité l'étouffement d'un corps féminin. Entre intime et universel, la tension est palpable.

Créé en 1998, *Wasla* est un solo que les deux chorégraphes réinventent aujourd'hui pour quatre femmes, danseuses du jeune Ballet National Tunisien. En créant *Bnett Wasla*, Héla Fattoumi et Eric Lamoureux s'engagent dans une véritable expérience intergénérationnelle et transculturelle. Dans *Wasla* (en arabe "ce qui relie"), la danseuse et chorégraphe s'est mise à l'écoute de la Tunisie, pays dont elle est originaire. Contre un mur incurvé, elle se livre à une danse d'une rayonnante intériorité et pousse le corps dans ses retranchements. Une danse qui affirme une imprévisible étrangeté.

« Un ballet coloré et festif, un véritable show ! » Le Temps

Petite fille, j'ai joué avec le Safsari (voile blanc) des femmes tunisiennes, comme l'enfant joue à l'adulte en chaussant les escarpins de sa mère. Jeune fille, j'ai baigné dans une éducation axée sur une somme d'interdits liés à la tradition arabo-musulmane.

Pour échapper à cette continuité, j'ai plongé dans des lectures qui m'ont révélée l'impérieuse nécessité de questionner ma culture d'origine, à certains endroits, trop liberticides. Devenue femme, je mesure la chance de m'être arrachée à des pans de cette tradition qui empêchent, qui dictent, qui referment le champ des possibles, en faisant le choix de danser, d'être une artiste qui pose les actes de son devenir toujours en mouvement. Je suis donc une femme arabe, pétrie d'une double culture, dite émancipée, une femme très attachée à la question de la liberté des femmes, la liberté de vivre leur vie de femme sans restrictions, sans devoir faire.

Ces dix dernières années, le port du hijab largement commenté dans les médias a été pour moi qui, jamais, n'ai dû m'y soumettre, le creuset de questionnements complexes. À chaque fois, ici ou là, que je croise l'une de ces femmes « porteuses » des signes de l'asservissement, je me trouve ébranlée, troublée et l'indignation que je ressens est croissante. En étant au contact de certaines d'entre elles, je reste convaincue qu'aucun prétexte, contexte ou texte ne peut imposer de façon répressive, sournoise, le port de quoique ce soit qui touche au corps, le médiateur premier de ma relation à l'autre, au monde...

J'ai fini par oser acheter un de ces vêtements, je l'ai endossé, me suis mise à l'intérieur pour sentir. Les sensations ont commencé à m'énvahir, me guider, me mener. Être immobile, oser un geste, un déplacement, une danse... J'ai su, alors, que je devais chercher, explorer avec le corps : j'ai compris que j'étais prête à tenter un geste artistique à partir de ce vêtement. » Héla Fattoumi

